

## Marcial Grenon - Un monde aux lisières

René Berger

Volume 29, numéro 115, juin–juillet–août 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

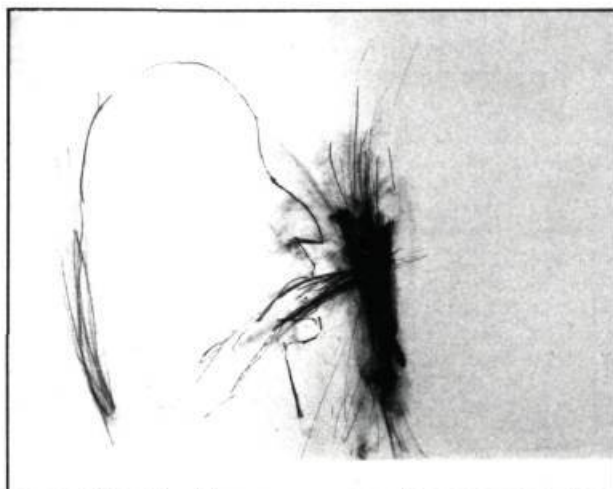
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Berger, R. (1984). Marcial Grenon - Un monde aux lisières. *Vie des arts*, 29(115), 50–52.

# Marcial Grenon – Un monde aux lisières

René BERGER



1. Marcial GRENON  
Sans titre

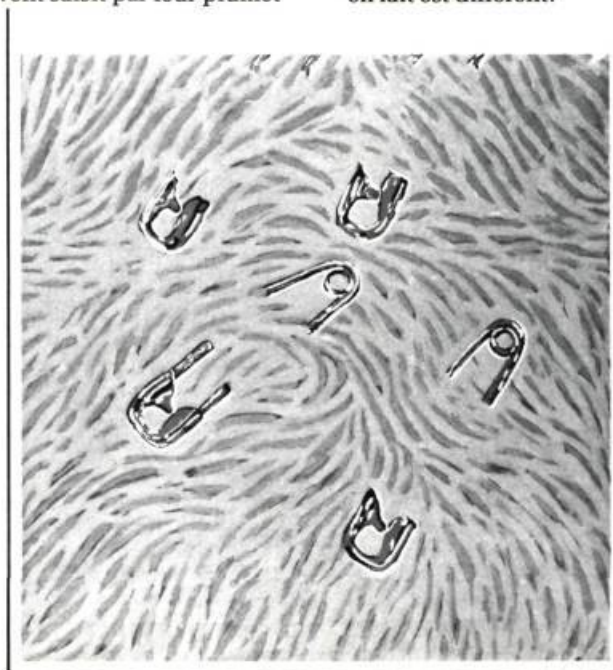
J'ignore tout de l'artiste, dont on me dit qu'il est jeune, vingt-quatre ans, qu'il vient du Canada où il travaille, tout en passant une partie de son temps en Suisse. En revanche, je connais de lui une quarantaine de dessins que j'ai vus et revus avec, à chaque fois, la même surprise – j'ose le dire – le même émerveillement. De ces feuilles émane je ne sais quel mystère, à la fois si intense et si volatile qu'on craint presque, à les prendre l'une après l'autre, de le voir soudain se briser. La grâce peut-elle se maintenir sans faille ni faiblesse? On s'étonne, et l'on cherche des raisons. Non sans perplexité.

Rien qui rappelle, du moins dans la plupart des dessins, quelque chose qui nous soit familier. Ce n'est pas le charme des objets, dans lequel excellent tant d'artistes, qu'exprime Marcial Grenon. Ni fleurs, ni fruits, le paysage est absent, comme la figure humaine (à peine une allusion ici et là). Me voilà devant un monde que j'appellerai, à défaut d'un autre terme, aux lisières. Mais sa présence est si forte qu'il n'est pas possible un instant de douter de sa réalité.

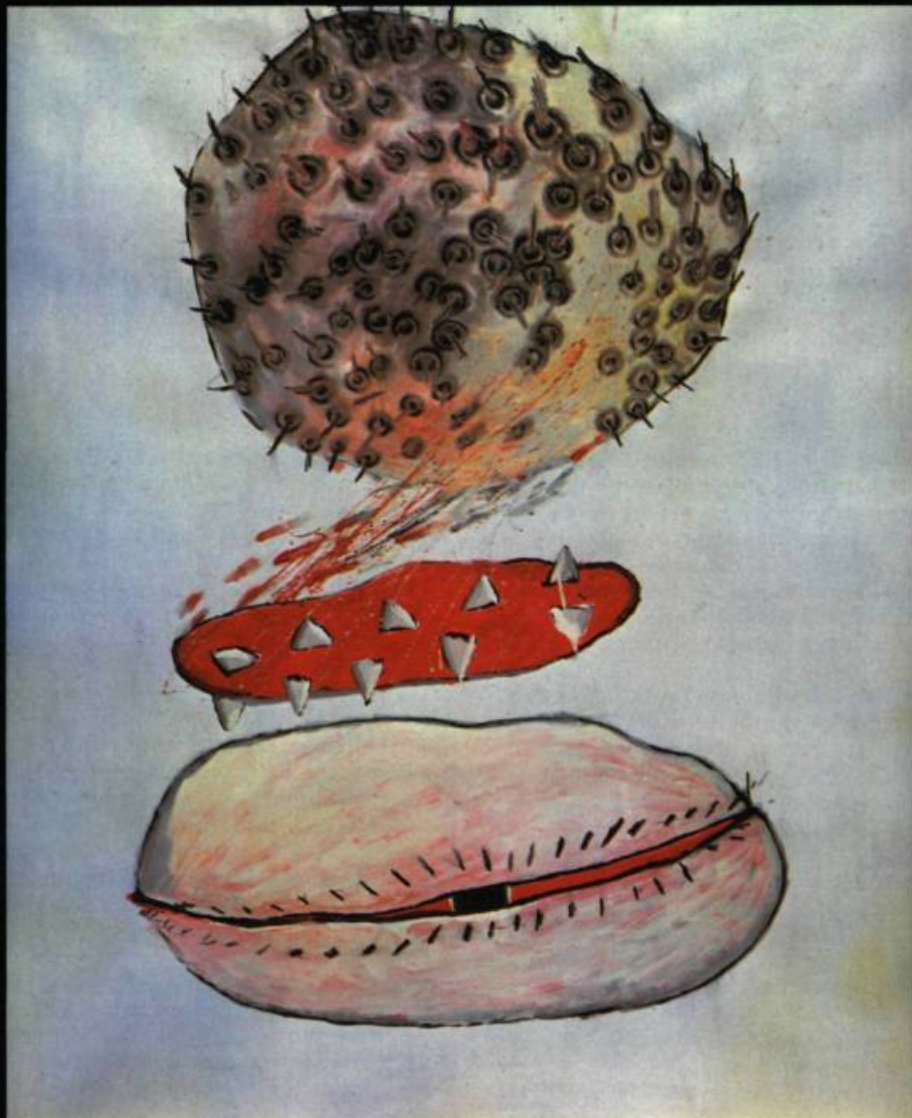
J'apprends ainsi qu'il existe des êtres montés sur roues (mais est-ce bien des roues?), que le vent saisit par leur plumet

pour les propulser dans une course apparemment sans but. J'aperçois, ou plutôt je devine que des nappes se déploient tels des bifaces, mais que ce sont aussi des cerveaux, ou peut-être des îles que ponctuent des semis de corail ou que traversent des flèches, tableau de chasse sans chasseur ni gibier. Des fragments de mâchoire encore, des ossements, des corolles pétrifiées! . . . Mais je vois bien ce que mes notations ont de fâcheusement anthropomorphe. C'est qu'il n'est pas facile de décrire en dehors de quelque appui, alors que le crayon de Grenon s'en passe tout naturellement. Comme si l'œil de l'artiste, ignorant ou dédaignant la lumière du jour, débusquait ses créatures au revers de ses paupières, dans le tremblement avide d'un regard qui refuse de se mettre à distance.

Tel ce dessin où j'entrevois un simulacre humain enfourchant une comète de jais dardée comme un poignard. Tels encore ces étranges cratères venus d'on ne sait quelle planète et qui dans un dernier spasme se crètent d'un jaillissement de cendre. J'imagine, à tort peut-être, que Marcial Grenon s'accommode mal de l'espace qu'on nous a construit et qui est devenu depuis si longtemps et pour tous le fief de la vue. Ce qu'il en fait est différent.



2. Sans titre  
Gouache et acrylique;  
2 m 20 x 2 m 10

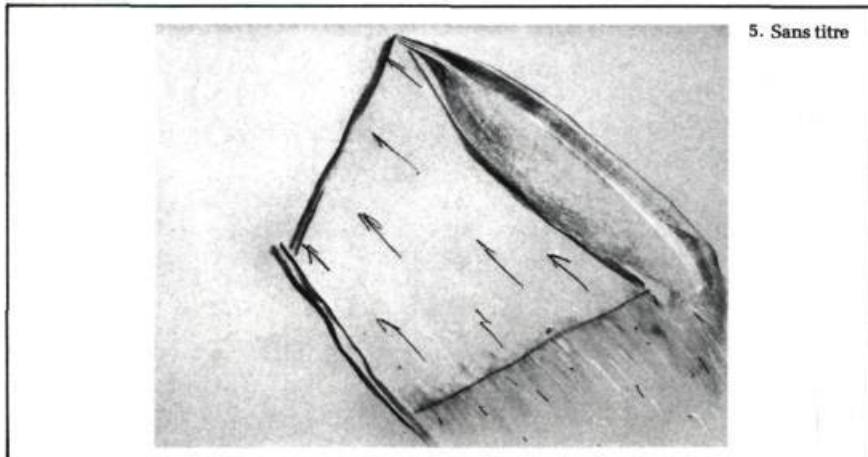


3. Sans titre  
Gouache et acrylique;  
2 m x 1 m 50.

4. Sans titre  
Dessin fusain;  
46 cm x 61 cm.







Au risque de m'exposer au malentendu, j'oserais parler d'un espace aveugle. Des palpations s'y produisent; la rétine remonte au toucher. C'est sans doute pourquoi j'éprouve le besoin, moins d'identifier que de sentir, suivre avec mes doigts le tracé de ces formes qui s'infléchissent, mousses, membranes, touffeurs, et dans lesquelles les objets se déroberont pour me livrer des sensations de résistance, de tendre, de dur, ou pour me traverser de flux dont j'appréhende, tantôt les nœuds, tantôt la dilution.

J'imagine – encore – ces populations de protozoaires dont le microscope (il faut bien passer par lui, le critique aussi) révèle les gonflements, les décharges, les divisions, les excroissances brusques, comme si la vie, au-dessous de notre seuil, entretenait des rythmes auxquels nous avons donné des noms d'êtres pour être quittes de notre désarroi.

Nommer, c'est instaurer l'ordre, c'est aussi stabiliser; c'est pourquoi l'ordre nous rassure (le dictionnaire est-il autre chose qu'une entreprise de sécurité pour conjurer le mouvant et le complexe?).

La démarche de Grenon s'inscrit, non pas contre l'ordre, mais à côté. Sans même qu'il paraisse, l'artiste passe à travers les cartes d'identité et les relevés topographiques que nous établissons dans une société qui a besoin d'itinéraires et de systèmes de signalisation pour subsister.

Ce dont Grenon, précisément, n'éprouve pas le besoin, errant à même la terre, à même le temps, à l'affût des surgissements, dans le vif de la rencontre.

Dès lors, il n'y a plus à s'étonner que le trait se défie des contours. Toute tentative de prise lui est étrangère. Le crayon néglige les repères, ou plutôt les ignore, abordant les formes au gré des découvertes. En cela suivi par la couleur, toujours sobre, qui se défend semblablement de toute référence, fût-elle allusive. Frottée, grenée, effilochée, elle achemine à des élans, à des vibrations; elle ne se pose, pourrait-on dire, qu'en transit, se gardant de toute qualité indicative pour conserver sa seule impulsion.

Les catégories critiques tournent court pour situer un tel art. Aux antipodes du réalisme, il ne cède pourtant pas plus au surréalisme qu'à l'expressionnisme. Pourrait-on parler, je risque le terme, d'amorphisme? Par quoi j'entends un art, non pas sans forme, mais sans forme repérable. Je vois bien le danger qu'il y a à user d'une telle expression, mais la démarche de Grenon est-elle moins risquée? Un monde aux lisières défie la reconnaissance; il invite à l'aventure.

Sans doute est-il précaire, comme l'aventure elle-même qui, la surprise passée, devient histoires, lieux et personnages prenant figure dans leurs rôles. C'est ce qui rend encore plus attachants les dessins de Grenon, qui restent suspendus à l'instance d'un regard aux prises avec la découverte. Se peut-il que dure sans s'émousser une entreprise aussi radicale? Les dessins que je vois et revois m'assurent en tout cas qu'elle a commencé. C'est ce commencement que je salue.'

1. Ce texte a servi d'introduction au catalogue de l'exposition de dessins et de gouaches qui a été présentée, en novembre et décembre 1982, à la Galerie Kara, de Genève.

